

Captain Rupfu

L'archange aux enfers



* A toi qui, au champ d'honneur, contempla tarir les dernières gouttes de ton sang emportant avec elles ta chère vie,

* A mon épouse qui accepta que je grignotasse sur son temps de plaisir afin que je puisse gratter ces sacrés lignes macabres,

* A tous ceux qui eussent l'amabilité de me faire revivre les grandes batailles surtout de Tenga (Bujumbura rural), de Taba (Gitega), de Buga (Makamba), de la Kibira (réserve naturelle de la Kibira) et les grands massacres qui se perpétrèrent ici et là à travers tout le pays de par une narration sans faille aux fins d'en faire une synthèse,

* A toi qui eus perdu un parent ou un ami à cause de la guerre civile qui sévissait dans mon pays seize ans durant,

* A toi qui, de près ou de loin, contribua à la conception et à la rédaction de cet ouvrage,

Nous vous dédions ce modeste ouvrage.

Préface

« Errera humanum est, perseverare diabolicum »

De qui provient la guerre et à qui profite-t-elle ?

Ce fut là une question à laquelle les scientifiques du monde entier ne purent trouver une réponse commune. Les sociologues diront peut-être qu'elle avait longtemps trouvé origine dans un mécontentement créé par la distension des liens sociaux causée par l'inégalité de la possession pécuniaire entre la classe des puissants opprimant les faibles qui, dans leur longue et pénible résignation, finissent par exploser. Une révolte populaire ne pourrait trouver fondement que dans cette thèse. Mais il faut garder à l'esprit que toutes les guerres ne commencent pas par des émeutes populaires surtout s'il s'agit des conflits internationaux. Quant aux psychologues, ils mettraient en avant surtout le dérèglement de l'état mental des provocateurs qui, pour assouvir leurs ambitions, n'hésiteraient à faire de milliers de victimes innocentes.

Pourtant, la guerre fut inscrite dans l'esprit de tous les êtres vivants dès la création du ciel et de la terre. Quelques exemples le prouvent par excellence. Une

belle fleur appelée Hyacinthe d'eau fait, de par sa ciguë mortelle, une exclusivité à tout autre être vivant tant animal que végétal qui souhaiterait se faire partager son territoire toujours en expansion. Aussi, deux coqs qui se voient pour la première fois se font bagarrer jusqu'à ce que l'un d'entre eux se voit vaincu et prend fuite. De milliers de branches et d'animaux parasites viennent attaquer la victime et finissent par s'en prendre possession.

Un si simple malentendu qui pouvait se résoudre sans provoquer la moindre violence peut provoquer un conflit international qui peut durer des mois, voire des années. Pour ne citer qu'un exemple banal au Nigéria, des enfants Yorouba (animistes et chrétiens) avaient uriné tout près d'une mosquée. Leurs frères Haoussa (musulman) y virent un acte de provocation et une bagarre entre les deux communautés emporta une centaine de vies humaines. Elle ne se calma qu'à l'arrivée des militaires qui ramenèrent la sécurité perturbée.

Les saintes écritures consacrent plus de soixante pourcent de leur récit à la guerre. Dès la genèse déjà, Caïn fit injustement le meurtre de son frère Abel et les cités de Sodome et Gomorrhe furent brûlées par un feu venu des cieux. Ni du temps des juges, ni celui des rois jusqu'à la fin des temps, elles ne prédirent pas de moments paisibles. Le messie lui-même ne naquit-il dans une terre occupée par les romains ? N'avait-il pas prévenu les tourments à ses apôtres lorsqu'il leur livra ce sacré message ? Ce fut dans l'Evangile selon Luc, au chapitre 21, versets 9-10 qui le leur signala : « Quand vous entendrez parler des guerres et des soulèvements, ne soyez pas effrayés car, il faut que ces choses arrivent premièrement.

Mais ce ne sera pas encore la fin. Une nation s'élèvera contre une nation et un royaume contre un royaume ». Le djihâd islamique et la guerre des croisés montrèrent nettement l'esprit belliqueux des hommes de Dieu de notre ère.

Malheureusement, la guerre emporte plus les faibles qui n'ont pas les moyens de se protéger contre les coupables fortement et puissamment protégés et qui n'aillent nullement au front goûter à la forte sauce mortelle des obus et des bombes. Ils préfèrent commander les troupes au front à distance à partir des villes et si celles-ci viennent à être touchées, ils s'envolèrent vers d'autres contrées plus sécurisées, laissant derrière eux un flot intarissable de sang.

L'idée d'écrire ce livre me vint à l'esprit lors du service civique obligatoire. Je voyais de temps en temps venir au camp dans des camions militaires des familles récupérer les effets civils de leurs enfants décédés au champ d'honneur dans un vaste pays frontalier qu'était le Zaïre. Je me demandais pourquoi les hautes autorités de l'époque trahissait la loyauté et la vaillance de ces héroïques camarades qui se débattaient difficilement contre la mort en défendant la cause des dirigeants qui se moquaient vraiment d'eux en niant d'une façon catégorique cette invasion officieusement commandée. Les croyaient-ils peut-être dans une zone d'isolation satellitaire pour pouvoir soutenir un tel mensonge ? Je commençais alors à griffonner quelques lignes sur le papier blanc mais je m'arrêtais chaque fois que l'esprit patriotique me lançait à l'encontre de l'ultime conviction du commandant suprême de des forces de défense et de sécurité.

La plume se fixa nettement sur le papier le jour de la signature des accords définitifs de cessez-le-feu entre le gouvernement et le chef du principal mouvement rebelle qui était le seul à nous importunait sur toute l'étendue du territoire national ainsi qu'au Zaïre voisin. A minuit top, j'étais en classe à l'école nationale de police révisant un cours pour une session programmée le lendemain quand un ami de classe vint m'annoncer la une des media : « Wamenye inkuru nziza, Nkurunziza ahejeje gushira umukono ku masezerano. » (Avais-tu connu la bonne nouvelle, Nkurunziza vient d'apposer sa signature sur les accords). Oubliant ce qui m'avait jusque-là fait veiller, je sortis de la classe pour s'associer aux clameurs de joie qui s'amplifiaient dans la cour intérieure de l'établissement. Qui n'aurait fêté la victoire de la raison sur la folie des hommes politiques ambitieux ? En tout cas, ça aurait été un nouveau-né qui n'aurait jamais vu les atrocités de la guerre civile.

Une semaine plus tard, nous fîmes rejoints au sein de l'établissement par un nombre important d'officiers ex-rebelles. On s'embrassa longuement comme si une semaine plus tôt, on ne se serait entretué comme des chiens à la traque d'un gibier à abattre. C'était pour la plupart des anciens amis du séminaire, des établissements secondaires ou des facultés de l'université, des voisins de colline ou même des membres des associations. Ils avaient quitté le pays à cause de l'injustice sociale et l'oppression dont ils avaient été longtemps victimes. Imaginez quelle émotion nous éprouvions mutuellement en voyant couler involontairement de nos yeux des larmes de joie !

Je me demandais si les accords allaient vraiment être respectés surtout que le lourd poids des élections pesait péniblement sur les épaules de la nation. Elles furent majoritairement remportées par le mouvement des ex-rebelles qui réforma l'armée et la police par de nouveaux textes de création, organisation et missions des deux corps désormais composés par les membres de l'ex-force régulière et des ex-combattants. Il se produisit le plus grand miracle du siècle : les ex-belligérants s'entendirent, firent une solide cohésion qui le fit résister à toutes les sollicitations des politiciens ambitieux.

Ce récit ne pourrait prétendre épuiser l'impact que peut produire une guerre fratricide et injustifiée. Il n'est qu'une infime goutte d'eau dans l'océan à considérer les exactions qui se commettent lors des grandes campagnes. Il ne saurait par ailleurs se vanter d'avoir frôlé la source et les conséquences des violents combats livrés entre frères et sœurs durant la guerre civile qui sévit seize ans durant dans mon pays. Il pourrait pourtant réveiller la conscience des dirigeants qui ont la mainmise sur la destinée des nations et aux belligérants, l'esprit humanitaire en prenant pour référence la fermeté de Mon Commandant qui, tout en réconciliant son devoir envers la nation (combattre l'ennemi), se préserva tout de même de ne pas entacher profondément à sa sainteté.

Captain Rupfu

- Panthère noire, ici Mamba vert !
- Mamba vert, ici Panthère noire à l'écoute !
- Ici Mamba vert, Fourrure aux chevaux.

Un sacré silence de quelques cinq à dix secondes s'imposa lourdement tandis qu'il feuilleta dans son carnet des codes de commandements afin de bien déchiffrer le message qui venait de passer par radio. Durant ce laps de temps, tous les camarades se serrèrent les ceintures afin d'éviter qu'ils ne se volatilissent dans cette fumée âcre et presque noire qui sortait encore des cinq corps des chasseurs et trois sangliers calcinés la veille par une pluie de balles traçantes parsemés de violents éclairs de grenades à fusil. Depuis quelques trois heures circulait déjà dans les rangs la rumeur d'une attaque surprise qu'allaient mener des rebelles de renommée internationale nouvellement formés à l'étranger. Ils auraient eu l'audace de s'approcher trop des tranchées des camarades tireurs d'élite et ne seraient qu'à quelques centaines de mètres seulement du campement. Qui aurait eu la chance, même s'il était avec Mars, le dieu romain de la guerre, de passer par ce couvert jonché de blindés et de gros moyens de défense sans avoir la moindre inquiétude de perdre la vie ? Croirait-il

trouver tout le bataillon endormi sur les lourdes mitrailleuses, roquettes et fusils d'assaut sans la belle surveillance d'un solide peloton d'anges-gardiens qui se relayait jours et nuit sans la moindre pardonnable faille ?

La sentinelle de la seconde avant-garde, ayant détecté un mouvement anormal dans les herbes, se souvint des consignes d'une attaque probable qui pourrait se perpétrer à tout moment, crut sans trop tarder en une catastrophe militaire qu'il fallait à tout prix contrer sans la moindre négligence tolérable. Elle ouvrit le feu par un aboiement de la lourde mitrailleuse et de multiples détonations des grenades à fusil. Les camardes, étourdis d'en être si méchamment réveillés, enchaînèrent dès leur arrivée aux tranchées par une sainte cadence, on aurait dit le bruit sourd des tambours frappés par des tambourinaires en plein exhibition lors d'une grande fête. Le commandement bataillon eut du mal à les maîtriser. Remarquant que les balles retour faisaient défection, Mon Commandant cria si fortement pour se faire entendre. En moins de treize dures minutes, quelques six cents quatre vingt balles avaient été tirées ainsi qu'une belle vingtaine de grenades dégoupillées et lancées, ce qu'on utilisait pendant une durée de plus de quatre heures dans les conditions normales de bataille prévisible.

A l'arrêt des tirs nourris, on eut à constater que ce n'était qu'une bande de cinq chasseurs, flèches au dos, arcs et lances en mains à la traque d'une famille de sangliers. Deux d'entre eux qui étaient au devant ainsi que les trois sangliers, un mâle à la peau très lainée que poilue (on aurait dit un gros mouton) et aux grandes défenses courbées, sa laie jeune de deux

ans ainsi que leur petit marcassin au pelage beige rayé de brun, vieille de quatre mois seulement, furent tués sur le champ. Les trois autres chasseurs, gravement blessés et inconscients, moururent aux urgences du campement, tout précisément à l'Etat Major bataillon où on les avait évacués quelques minutes plus tôt pour y recevoir d'éventuels soins. Ils rendirent l'âme sans pour autant fournir la moindre brèche du renseignement qu'ils détenaient sans aucun doute.

N'étaient-ils pas des rebelles masqués en chasseurs pour espionner nos rangs qui, jusque-là, étaient impénétrables à l'infiltration ennemie que les rebelles avaient à maintes fois tentée sans succès ? D'ailleurs, comment avaient-ils pu pénétrer dans cette forêt dense à travers les multiples campements rebelles éparpillés çà et là et arriver sans aucune alerte jusqu'à nos fronts ? On ne put détecter s'ils détenaient des armes à feu. Même s'ils étaient armés de grenades, elles auraient explosés dans la sainte pluie de balles peut-être salvatrice pour les fronts des camarades. Bien que planait encore le doute sur leurs vraies identités, on ne se plaignit point car on avait éliminé des suspects ou des espions. Quelques heures plus tard, Mon Commandant exigea un rassemblement de la seconde compagnie, pria le bon Dieu d'accueillir encore ces nouvelles victimes de la haine injustifiable et ordonna qu'on les enterra dans le bois à trois cents mètres du campement.

– Panthère noire, ici Mamba Vert, demande digestion !

– Ici Panthère noire, bien reçu et digéré.

Personne n'en croyait les yeux. A la vue du visage illuminé de Mon Commandant, tous en concert

sortirent la tête des tranchées où ils s'étaient terrés six heures durant dans ce froid à craquer les os. Certes, aucun camarade ni même le commandant en second n'avait compris le message, mais tous étaient convaincus qu'une bonne nouvelle venait d'atterrir sur ce sol macabre où ne se passait aucun jour sans que la vie d'une cinquantaine de camarades ou de ces satanés de rebelles s'envola, le souffle éteint à coup de canon. Serait-ce une relève immédiate qui s'annonçait trop souvent mais qui restait toujours vaine comme pour les fois précédentes ? Était-elle finalement aux aguets pour qu'on lui réservât un accueil chaleureux de coups de feu en son honneur ?

Ça faisait déjà plus de dix mois, jour par jour, qu'on promettait une relève du bataillon tout entier surtout si on avait la veille essuyé une grave perte de camarades afin de percevoir les soldes restées impayées. Depuis dix mois durant, les conditions tant géographiques que sécuritaires ne permettaient point l'escorte de l'officier payeur qui devait aller à la fin de chaque mois à la capitale en quête des listings, des soldes et indemnités. Par ailleurs, à quoi servirait l'argent dans une brousse où on ne rencontrait que des animaux sauvages et des camarades seulement ? Si on avait la malchance de rencontrer une autre présence physique inconnue, le salut cordial ne se faisait qu'aux crépitements des fusils et une ou plusieurs souffles de vie humaine s'envolaient vers les cieux laissant derrière eux des corps sanguinolents aux fleuves d'eau rouge qui sortaient des fontaines créées subitement par les balles et les éclats d'obus.

Les camarades dressèrent alors les cous et comme s'ils s'étaient donnés consigne, se grattèrent dans les oreilles, y enlevèrent le dernier cérumen afin de bien

entendre ce que pouvait livrer autre que les ordres la bouche autoritaire, parfois même arrogante de Mon Commandant. Ils s'exécutèrent aussi silencieusement que ne l'aurait fait une mère qui, pour aller préparer une bonne tasse de café au lait, voulut doucement quitter le lit sans pour autant réveiller ni son loup endormi après les caresses d'un super moment d'amour sans trouble, ni son louveteau tétant encore dans son sommeil le lait des mamelles de la louve-mère. En moins de trente seconde, la sentinelle avait déjà sorti de toutes tranchées et mis aux abords supérieurs des tranchées de l'arrière-garde tout l'arsenal de l'extrême défense pour se parer à un éventuel incident mortel qui pourrait surgir durant le temps accordé à l'attention des propos énigmatiques qu'allait tenir à tout instant mon commandant.

Ça faisait déjà six mois qu'on ne l'avait jamais vu sourire depuis le viol de sa petite sœur par les rebelles. L'ayant laissée enceinte, il ne cessait de penser à la douloureuse scène que vécurent sa sœur et ses coéquipières. Alors qu'elle rentrait d'un entraînement d'un tournoi interscolaire de football féminin, elle fut surprise avec son encadreuse et deux autres écolières de la sixième année primaire par dix rebelles qui enlevèrent tour à tour leur virginité. Pauvres fillettes, comme elles eurent souffert ! Les dix rebelles faisaient relais sur les jeunes corps d'une quinzaine d'années sans se soucier du sang qu'elles versaient. On les retrouva raides mortes, couvertes de sang tout près du pont carré qui avait été construit lors de la période coloniale pour servir de passage aux transporteurs de café et du sel vers les zones centrales. L'encadreuse était sans tête ni sein. Ayant tenté d'empêcher les assaillants de violer ces petites,

elle fut la première victime et comme elle poussait des cris, sa tête sauta d'un coup de machette au niveau de la gorge que lui administra un costaud rebelle alors qu'un autre était en pur coït avec elle. Elle rendit l'âme aussi innocemment et les anges consolateurs jugèrent bon de laisser le corps sans vie à la merci de ses bourreaux. Ils emportèrent sans trop tarder son âme vers un repos divin. Les rebelles lui coupèrent les deux seins qu'ils jetèrent avec la tête dans l'eau de la rivière. Les poissons s'en réjouirent de cette manne aussi tendre que fraîche et les remercièrent par de grands sauts hors de l'eau, plongeant si subitement qu'on dirait une danse frénétique en l'honneur de la morte pour réclamer la chair de tout son corps, chose qui leur fit involontairement refusée.

Des éléments de l'armée qui étaient à une belle dizaine de kilomètres de là furent alertés par une fumée noire qui montait vers les cieux solliciter humblement le secours des dieux afin de battre violemment et faire pleurer les anges-nuages pour éteindre les misérables cases ainsi que les maisonnettes en feu. Ils arrivèrent sur les lieux quelques quarante minutes plus tard ; ayant pris les camions militaires qu'on appelait des « je m'en fous » à cause de leur rapidité même sur des terrains les plus difficiles. Ils ne purent que constater la désolation et la consternation de la population en larme. Ayant remarqués de loin leur arrivée probable par une fumée de poussière soulevée par les camions, les rebelles avaient depuis une vingtaine de minutes plus tôt pris congé des lieux sans laisser la moindre trace du trajet qu'ils avaient pris.